

---

*Les Antigones contemporaines (de 1945 à nos jours)*

Presses Universitaires Blaise Pascal, Clermont-Ferrand, 2010

**Bernard Sicot**

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/bulletinhispanique/1480>

DOI : [10.4000/bulletinhispanique.1480](https://doi.org/10.4000/bulletinhispanique.1480)

ISSN : 1775-3821

**Éditeur**

Presses universitaires de Bordeaux

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 décembre 2011

Pagination : 816-821

ISBN : 978-2-86781-793-9

ISSN : 0007-4640

**Référence électronique**

Bernard Sicot, « *Les Antigones contemporaines (de 1945 à nos jours)* », *Bulletin hispanique* [En ligne], 113-2 | 2011, mis en ligne le 05 avril 2013, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/bulletinhispanique/1480> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/bulletinhispanique.1480>

---

Tous droits réservés

enfance « *en oro despertada* » (162)<sup>27</sup>. Au-delà des thèmes on retrouverait dans l'écriture de la mémoire défaillante un recours identique à la répétition pour dire l'amenuisement progressif ou quasi définitif des souvenirs. García Ascot écrit : « *recuerdo de un recuerdo su sabor a cereza* », « *el recuerdo de un recuerdo de un recuerdo* » (161) et María Luisa Elío adopte et répète des formulations comparables : « [...] *desde ahora todo pasaría a ser recuerdo de otro recuerdo [...]* », « *Recuerdo las caras de papá y mamá, y en el recuerdo de su recuerdo son las caras más bellas que he visto jamás* » (*Tiempo de llorar*, p. 73 et 87). Peut-être n'est-il pas inutile de préciser que tous les recueils poétiques de García Ascot sont antérieurs à la publication de *Tiempo de llorar* et de *Cuaderno de apuntes*.

Par ce qu'il dit (et parfois par ce qu'il omet), le livre très touffu de Mateo Gambarte, outre qu'il permet de situer María Luisa Elío dans son univers et de mieux comprendre le sens de son œuvre, fourmille de rapprochements judicieux et en suggère d'autres. Il tente d'aller au plus profond de cet « *afán de eternidad* » d'une femme au parcours singulier, tel qu'il apparaît dans sa vie mais aussi dans ce qu'elle laisse : un film, un récit et des fragments qui disent et redisent une obsession nostalgique non dépourvue de pathos et de narcissisme et qui constituent un apport original au cinéma et à la littérature de l'exil des républicains espagnols au Mexique.

Bernard SICOT

**Rose Duroux et Stéphanie Urdician (éd.)**, *Les Antigones contemporaines (de 1945 à nos jours)*. – Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, 2010, 474 p. « Coll. Mythographies et sociétés ». – ISBN 978-2-84516-407-9.

Commentant ce qui l'incita à écrire *Les Antigones*<sup>28</sup>, George Steiner rappelle que, déjà dans sa jeunesse, l'héroïne de Sophocle était devenue « une pierre de touche du débat politique, mais aussi des débats entre les générations, entre la résistance et la collaboration, entre les hommes et les femmes occidentaux. » Il souligne l'intérêt des philosophes pour le mythe

27. Je développe ces aspects de la poésie de García Ascot dans deux articles : « Exil et mémoire sensible dans l'œuvre de Jomi García Ascot », in Thomas Gomez (éd.), *Variations autour de la poésie. Hommage à Bernard Sesé*, Université Paris X-Nanterre, CRIIA, 2001, vol. 2, p. 169-188 et « Entre mémoire et oubli : Jomi García Ascot, cinéaste et poète », in Bénédicte Brémard et Bernard Sicot (éd.), *Images d'exil...*, op. cit., p. 7-25.

17. George Steiner, *Antigones*, Oxford, Clarendon Press, 1984 ; tr. fr. : *Les Antigones*, Paris, Gallimard, 1986.

– notamment chez Hegel, Kierkegaard, Heidegger – et une universalité qui dépasse les frontières de l’occident : « Il n’y a pas une langue que je connaisse ni un pays qui ne créent le personnage d’Antigone. » Plus encore, ajoute-t-il, il se pourrait que Freud se soit trompé en attribuant à Œdipe le rôle que l’on sait alors que des doutes sont possibles en ce qui concerne l’existence du « complexe » éponyme dans les sociétés matriarcales. En revanche, « [...] des millions et des millions de gens qui ne connaissent pas un mot de grec et qui n’ont jamais entendu parler de Sophocle ont vu de leurs yeux et vécu dans leur âme le drame d’Antigone<sup>29</sup>. »

Dans les grandes lignes, les déclarations de Steiner correspondent assez bien aux observations et aux constatations de la plupart des participants au colloque dont Rose Duroux et Stéphanie Urdician ont préparé les actes<sup>30</sup>. Il s’agissait principalement d’interroger, sans se limiter à des aires culturelles ou linguistiques précises, ni à des genres prédéterminés, les réécritures du mythe dans ses dimensions historiques, politiques, éthiques, philosophiques ou psychanalytiques. Tout en corrigeant deux défauts remarqués chez Steiner par les éditrices scientifiques des actes, son manque d’intérêt pour les (ré) écritures féminines, son « oubli » des littératures hispaniques : « [Steiner] dont les Antigones [...] ne sont jamais écrites par des femmes – à peine glisse-t-il quelques lignes sur *Feux* (1936) de Marguerite Yourcenar – et pas une n’est issue de l’aire ibérique ou ibéro-américaine pourtant vaste » (p. 22), qui « s’en tient aux Antigones écrites par des hommes » (p. 25) et « qui, il va sans dire, ne mentionne pas Zambrano » (p. 29). Ce sont donc ces lacunes, ces « blancs », que les participants au colloque, en très grande majorité des femmes, étaient légitimement invités à combler. L’intérêt actuel porté à la littérature féminine et féministe, aux études de genre, ne peut qu’en être conforté. L’« oubli », pour ne pas dire la relégation dans lesquels tombent parfois les littératures de langues ibériques et ibéro-américaines, trouvent dans cette démarche une correction nécessaire. Antigone, quant à elle, « matériau résistant et inaltérable. Envers et contre tout » (p. 32), y gagne en universalité et se trouve investie d’un rôle de porte-drapeau d’un féminisme militant, car il s’agit de « [faire] rendre gorge au pouvoir masculin », à la « domination masculine [...] aux luttes inter-communautaires viriles dans les cités et à l’exclusion de plus en plus criante des femmes de l’espace public », comme le propose Michèle Ramond (p. 50, 51) qui ajoute :

29. George Steiner, *Entretiens*, recueil établi et préfacé par Ramin Jahanbegloo, Paris, « 10/18 », 2000, p. 116.

30. Colloque organisé par le Centre de recherches sur les littératures modernes et contemporaines (CRLMC), Université Blaise Pascal, Clermont-Ferrand, 24-26 janvier 2007.

Cette fille parfois décriée pour l'amour qu'elle porte au père et au frère me paraît annoncer une ère nouvelle qui n'en finit pas d'arriver, une ère de la femme, sans doute court-circuitée par tous les intégrismes, mais dont la fin des religions pourrait, souhaitons-le, favoriser l'avènement. (p. 59)

Les actes, qui incluent vingt-sept articles ou contributions diverses et deux entretiens avec des metteurs en scène, sont riches d'analyses où apparaissent les spécificités propres aux œuvres dans leurs rapports plus ou moins denses avec la pièce de Sophocle ou avec la figure d'Antigone. Les stratégies romanesques, les mises en scène, les contextes historiques, politiques, sociaux sont exposés et analysés avec une minutie qui éclaire leur infinie diversité. Mais les invariables, ce sont les constantes symboliques, ou ce qu'Isabel Capelo Gil appelle « la constance iconique du mythe d'Antigone » (p. 316) et qui, au-delà des procédés littéraires, romanesques et dramaturgiques mis en œuvre, des modalités de recréation du personnage, des visées auctoriales, se résument à quelques traits précis dont les principaux font l'objet de formulations concordantes et répétées. Celui qui domine caractérise l'insoumise rebelle. Quelles que soient ses différentes réincarnations littéraires, Antigone est d'abord le « symbole de l'insoumission à la loi » (p. 92), « le premier personnage qui dit non » (p. 134), « une rebelle » (p. 143), « la figure de défi à la loi » (p. 170), « l'incarnation de la rébellion » (p. 218). Elle peut même tendre au mysticisme et devenir alors la « figure de la "sainte" et de la "sacrifiée" » (p. 172), identifiable à une « Jeanne d'Arc antique » (p. 65), « vierge immolée » à l'image de laquelle elle est associée, ainsi qu'Iphigénie (p. 172). Cet intéressant cheminement du mythe antigonien le fait se rapprocher de celui de don Quichotte dont on connaît bien, à partir du romantisme et spécialement au XX<sup>e</sup> siècle, les multiples métamorphoses : on découvre « une Antigone qui prend parfois des allures de Don Quichotte » (p. 205). Non seulement elle partage avec le héros de Cervantès une odeur de sainteté que Rubén Darío et Unamuno, entre autres, avaient détectée et propagée, mais elle « ose dresser la force de la conscience contre l'État » (p. 318). Danielle Perrot-Corpet a parfaitement cerné cette malléabilité de la figure de don Quichotte qui, dans sa version politique, n'est pas sans rappeler certains avatars des Antigones contemporaines : « Résistant, anarchiste ou révolutionnaire, don Quichotte au XX<sup>e</sup> siècle est la figure tutélaire des engagements sacrificiels,

au service d'une 'mystique', des engagements qui peuvent aussi bien être de gauche ou de droite<sup>31</sup>.» Plutôt de gauche en ce qui concerne les Antigones lorsqu'elles s'opposent aux Créons modernes et tyranniques, négateurs de sépultures, ou même d'extrême gauche lorsqu'elles décident de prendre les armes contre les injustices de la société, sous la bannière d'un ordre moral supposé supérieur à la légalité injustement imposée. Ce n'est pas tout à fait le cas de la poignante « héroïne » sans domicile fixe d'*Antigone à New York* (Janusz Glowacki, 1992) essentiellement préoccupée de sauver de la fosse commune la dépouille d'un compagnon de misère. Mais, plus politiques et radicales, des œuvres comme *Meine Schwester Antigone* (*Ma sœur Antigone*, Grete Weil, 1980) ou *Die verschobene Antigone* (*L'Antigone décalée*, Heinrich Böll), reprise comme épisode du film *Deutschland im Herbst* (*L'Allemagne en automne*, 1978), font ressortir le lien qui existe entre le mythe sophocléen et les terroristes féminines de la RFA des années 70. En Amérique du Sud, l'Antigone uruguayenne de *Soñar con Ceci trae cola* (pièce de Carlos Denis Molina représentée à Montevideo en 1983), les « folles » mères argentines de la Plaza de Mayo, à Buenos Aires, dans *Antígona furiosa* de Griselda Gambaro (1986) vivent également l'impératif antigonien de la nécessaire sépulture des milliers de disparus des dictatures du Cône Sud, région du monde où le Chili de Pinochet pourrait lui aussi donner maintenant naissance à des réécritures du mythe. Peut-être en existe-t-il ? Quant aux différentes créations de la littérature dramatique portugaise, elles mettent en scène, peu ou prou, des opposantes au salazarisme ou à ses conséquences sur la société et le statut des femmes, notamment *Pátio das Comédias, das Palestras e das Precações* (António Sérgio, 1958), tandis que *Perdição. Exercício sobre Antígona*, de Hélia Correia (2006), est l'« exaltation » d'une Antigone en rébellion contre la condition faite aux femmes (p. 359). Outre les Antigones qui apparaissent dans *Melocotones helados* (Espido Freire, 1999) ou dans *El corazón del tártaro* (Rosa Montero, 2001), en Espagne, où depuis quelques années l'entreprise de mise à jour des fosses communes héritées de la répression franquiste pourrait susciter la naissance de nouvelles versions du mythe, ce sont (pour l'instant) essentiellement celles de la littérature de l'exil de 1939 qui s'imposent : aux côtés de Juan Gil-Albert, chez qui Antigone avance masquée, et de José Bergamín (*La sangre de Antígona*, 1983), se dresse María Zambrano qui domine de toute sa stature intellectuelle et morale, non seulement avec *La tumba de Antígona* (1967) mais aussi, par sa solitude et son exil, en tant qu'incarnation vivante du mythe antigonien. Il semble que,

---

31. Danielle Perrot-Corpet, *Don Quichotte, figure du XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Klincksieck, 2005, p. 45.

dans l'Espagne des autonomies, ne pouvait manquer d'apparaître quelque Antigone « autonómica », comme celle de María Xosé Queizán (*Antígona, a forza do sangue*, 1989), « marginalisée [...] dans une langue minoritaire comme l'est le galicien » (p. 321), nationaliste et féministe. En opposition à toutes les dictatures, instrument des revendications identitaires, nationalistes et féministes, en Allemagne « Symbole métaphorique de la génération de l'après-guerre, surtout des années 70 », le mythe d'Antigone apparaît bien, en tous lieux dans la période considérée, principalement comme un « trope politique » (p. 309).

Le panorama de l'universalité des réécritures de la pièce de Sophocle ou de la diversité des représentations de son personnage se complète en entraînant le lecteur des *Antigones contemporaines* vers d'autres découvertes : une Antigone venue d'Afrique (*Antigone*, de Sotigui Kouyaté, pièce présentée en 1999), d'autres du Québec dans *Lavalée des avalées* ou *Ça va aller*, romans de Réjean Ducharme (1966) et de Catherine Mavrikakis (2002), de Flandre, portées au théâtre depuis 1990, ou de Belgique : *Antigone*, roman d'Henry Bauchau (1997) souvent transposé au théâtre, et, du même auteur, *Le journal d'Antigone* (1999) porté à la scène par Kelly Deville en 2005 ; par ailleurs, les interviews réalisées par Annick Allaire et Ariane Eissen rendent compte des mises en scène de Jeanne Champagne et d'Anne Théron (*Antigone, encore*, 2005 et *Antigone. Hors la loi*, plusieurs fois représentée depuis 2006).

Les actes du colloque tenu à Clermont-Ferrand, international, plurilingue et pluridisciplinaire, constituent donc bien un apport important à l'étude de l'universalité du mythe telle qu'elle apparaît depuis 1945. Est atteint aussi, globalement, l'objectif de corriger les « lacunes » constatées chez Steiner : les réécritures féminines ibériques et ibéro-américaines se révèlent abondantes et riches, tout spécialement celles provenant du Portugal. Par la place réservée à Hélio Correia, auteur et metteur en scène de *Perdição. Exercício sobre Antígona*, Rose Duroux et Stéphanie Urdician ont sans doute voulu en témoigner. Plusieurs communications concernent cet auteur, l'occasion lui est donnée d'expliquer elle-même sa démarche scripturale et dramaturgique (« La poussière dorée », p. 347-356) et sa pièce, traduite en français par María Eugénia Pereira, est intégralement publiée en clôture du volume (p. 381-440), accompagnée de quelques photographies provenant d'une représentation. Considérant la centaine de pages qui, finalement, lui sont consacrées, on pourrait exprimer un regret, un seul : que l'appel à communications n'ait pas permis de faire apparaître des versions catalanes du mythe. Celle de Salvador Espriu (*Antígona*), seulement citée (p. 23) et bien qu'écrite en 1939, aurait pu, par sa date de publication (1955), intégrer le cadre temporel fixé. Mais elle est loin d'être la seule : on pense, entre autres, à

*Antígona* de Jordi Coca (2002), à la représentation en 2006 à la Biblioteca de Catalunya de la pièce de Sophocle dans une adaptation de Oriol Broggi et à celle de Benjamín Gomollón, toute récente (2010). Peut-être conviendrait-il également d'aller chercher d'autres réécritures, en langue « minoritaire » ou en espagnol, dans les œuvres, à la littérature moins marquée, de ces Catalanes parfois anonymes qui, suite à l'exil de 1939 et à propos des centres d'hébergement et des camps français d'internement, de sinistre mémoire, ont témoigné de leur condition féminine, de leur rébellion, d'une capacité de résistance qui n'avait rien à envier à celle des hommes. Quelques noms viennent à l'esprit : Aurora Beltrana, Otilia Castellví, Teresa Juvé, Cassandra Mestre, Silvia Mistral, Federica Montseny, Remedios Oliva Berenguer ou Teresa Pamiès.

Ce domaine catalan laissé en blanc lors du colloque, le permanent renouvellement du sujet par l'accumulation des réécritures et des mises en scène, notamment dans l'aire hispanique et latino-américaine, laissent encore du grain à moudre ainsi que l'exprimait Steiner dans les dernières lignes de son livre : « [...] ce que j'ai essayé de dire appelle déjà des *addenda*. On imagine, on pense, on vit dès à présent de nouvelles "Antigones" : et cela continuera demain<sup>32</sup> ». Ce qui était vrai en 1984 continue de l'être en 2010.

Bernard SICOT

---

32. George Steiner, *Les Antigones*, Paris, « Folio / Essais », 2004, p. 332.